

Actucult

Cinéma

● Cycle Alain Resnais : *On connaît la chanson*, film qui a récolté sept récompenses, avec Sabine Azéma, Pierre Arditi, demain au CCF d'Alger à 18h30.

● *La Grande Séduction* de Jean-François Pouliot (Québec, 2003, 110 min), avec Raymond Bouchard, David Boutin et Benoît Brière, mercredi 2 décembre, à 15h et 18h30, au CCF d'Alger

Danse

● Le Ballet national donnera un spectacle, aujourd'hui à 18h, à la maison de la culture de Aïn Témouchent.

Expositions

● 2^e Salon d'automne, au palais de la culture Moufdi-Zakaria, Kouba : exposition de peintures, sculptures et photographies de différents artistes plasticiens algériens (jusqu'au 23 janvier 2010).

● «Lumière sur le noir» par le plasticien Pierre Fava, (tous les jours, sauf le week-end), à voir au CCF d'Alger jusqu'au 26 novembre 2009.

● Une exposition collective des peintres Marga Rjera, Djahida Houdef et Lamine Amor Idriss Dokman intitulée «A33», niveau E, hôtel El-Aurassi, Alger, jusqu'au 30 novembre 2009.

● Premier Festival international d'art contemporain au musée Mama



(Larbi Ben-M'hidi), à partir d'aujourd'hui jusqu'au 28 février 2010.

Conférence

● «La démocratie est-elle exportable ?» par Florent Guénard, philosophe, maître de conférences à l'université de Nantes, et Jean-François Poirier, jeudi 3 décembre à 14h30 au CCF d'Alger.

COLLOQUE INTERNATIONAL SUR LES MYTHES ANCIENS
DANS LES LITTÉRATURES AFRICAINES

Vertu et piège du retour aux sources

L'écrivain africain baigne dans cette atmosphère identitaire qui l'inspire dans sa création romanesque, cela lui donne un cachet particulier où toute une métaphore est perceptible.

Un colloque international sous le thème «Les mythes anciens à l'épreuve de la modernité dans les littératures africaines» s'est déroulé sur deux jours (21 et 22 novembre) à la salle El-Mouggar à l'initiative du Centre national de recherches pré-historiques, anthropologiques et historiques en présence de nombreux chercheurs, écrivains et experts du continent.

Cette rencontre culturelle a été présidée par la ministre de la Culture, M^{me} Khalida Toumi, et s'inscrit dans le prolongement du premier colloque organisé sous le thème de l'anthropologie durant le Panaf. Plusieurs écrivains et chercheurs algériens et africains, Benaouda Lebdaï qui s'est penché sur «Le rôle décisif des mythes endogènes dans le processus d'intégration à la modernité» ; Elvire Maurouard, écrivaine tahitienne, a expliqué que «le mythe était l'idéologie principale des sociétés afri-



Photos : DR

caines, tout en soulignant que le colloque aura à débattre de l'importance des mythes dans la littérature africaine, mettre la lumière sur les problèmes que connaît la littérature en Afrique et proposer des solutions».

Hachi Slimane, initiateur du colloque, est revenu sur la nécessité d'offrir cette nourriture de l'esprit aussi vitale que la nourriture des corps afin de multiplier les chances de voir émerger un nombre toujours grandissant de créateurs. Durant ces deux journées d'étude, les chercheurs et écrivains (Ismail Abdoun, Amina Bekkat, Malika Hadj Naceur, Caya Makhele, Jeanne-Marie Clerc, Jacqueline Jondot) Caya Makhélé) pour ne citer que ceux-là se sont

donc penchés sur l'importance des mythes ancestraux en tentant de mettre en évidence la multiplicité des cultures et de leur symbiose avec la modernité et des influences que ces deux pôles peuvent avoir sur les littératures africaines.

Est-ce que les mythes ancestraux construisent ou déconstruisent cette littérature africaine, souvent rattachée à ses coutumes et ses traditions mais aussi confrontée aux nouvelles technologies de la communication ? Lors de la rencontre qui avait réuni à la Bibliothèque nationale en juillet passé des écrivains africains, intervenant notamment sur la problématique des mythes, Calixthe Beyala disait lors de son intervention que «l'écrivain africain est une construction qui ne commence pas avec l'école des blancs mais pendant son enfance nourrie de mythes locaux».

Finalement les mythes ancestraux et la modernité se rencontrent et s'entremêlent pour construire la mythologie personnelle de l'écrivain, celui-ci ne peut évoluer en dehors de son temps et époque et la modernité est un fait.

La littérature africaine s'inspire profondément de cette diversité culturelle et raciale. L'écrivain africain baigne dans cette atmosphère identitaire qui l'inspire dans sa création romanesque, même si ces mythes ne sont pas forcément le sujet phare de ses écritures,

mais cela lui donne un cachet particulier où toute une métaphore est souvent perceptible. Les écrivains sont nourris non seulement par leurs propres mythes mais également par les mythes des autres nations. L'oralité dans le passé avait contribué largement à la confusion entre fiction et réalité, entre mythe au fait, et informations, une nécessité pour combler le manque de «sources» fiables. De nos jours, les légendes inspirent toujours les écrivains et pas que les écrivains africains ; le mythe du roi Arthur, de la reine Belkis, l'Illith, Ulysse, le Graal, l'Atlantide ou encore le mythe de Sisyphe faisant déjà partie du cycle de l'absurde d'Albert Camus. L'écrivain camerounais Eugène Ebode cite le mythe de Sisyphe qui, d'après lui, déboucherait sur le mythe décisif, «celui du Phénix parce que renaissant et universel mais dont le point d'envol reste l'Afrique». Dans le contexte moderne, certains récits s'apparentent à des mythes, certes, récents, parfois urbains ce qui est communément appelé «légendes urbaines». Et qui démontrent que les écrivains, lorsqu'ils arrivent à démystifier ou à remettre en cause des idées parfois «toutes reçues», vont inévitablement puiser dans leur «quotidien» pour recréer les éléments nécessaires à leurs imaginaires et se recomposer alors de nouvelles légendes.

Nassira Belloula

MEDERSAS À TLEMCCEN

Véritables temples du savoir

On dit de Tlemcen qu'elle est une ville d'art et d'histoire. Nul ne peut lui contester ce noble qualificatif, mais la capitale des Zianides est avant tout la capitale des arts et des lettres. Les dynasties régnant sur cette cité ont toujours tenu à faire participer à la vie de la cour des savants et des écrivains, les frères Ibn Khakdoun et Abde-Djalil ainsi que les Tenessi en sont les remarquables témoins. Sous les derniers règnes qu'a connus Tlemcen, la ville des lumières s'était dotée de cinq medersas. Le nom de medersa présente plusieurs vocations, il signifie à la fois collège, académie et université.

Selon le célèbre caïd Hammadi Ben Sekkal, trois medersas dispensaient un enseignement supérieur. Sous le règne du sultan Abou Hammou, dans le collège des Ouled El-Imam, deux juristes, Abdou Zaïd et Abdou Moussa, enseignaient les mathématiques et l'histoire. Le successeur de Abou Hammou, un prince passionné par les beaux-arts et l'architecture, fit

construire la medersa Tachfina pour l'enseignement supérieur des sciences et de la théologie ; à l'époque, cette medersa s'étendait jusqu'à la salle des fêtes de la mairie, dans la rue Clauzel.

En 1846, ce temple du savoir n'était plus que vestige. Dans ses écrits sur les bibliothèques des medersas, Alfred Bell se livre à une véritable méditation histo-culturelle. «De ces anciennes universités du Maghreb central, notamment celles de Tlemcen et de Bougie qui furent importantes, aucune n'a survécu à l'occupation turque, et des deux bibliothèques installées à la grande mosquée par les rois Abd El Wadites au XIV^e siècle, il ne restait plus rien au moment de l'occupation française.»

Cette medersa fut démolie en 1873 pour permettre la construction de la mairie de Tlemcen. Les medersas étaient toujours situées à côté d'un lieu de culte, et pour cause : spiritualité et sciences étaient indissociables. Le mot medersa, rendu célèbre par les collèges tlemcénien, a été conser-



vé par le français. En 1851, l'autorité coloniale française institua trois medersas en Algérie, à Constantine, Tlemcen et Médéa ; cette dernière sera transférée à Blida en 1853, puis à Alger en 1859.

Administrées par les militaires, elles furent réorganisées en 1895. Le premier directeur civil de la medersa de Tlemcen fut Ganderfroy Demanbines, qui fut aussi un grand savant.

A sa mort, ses confrères, en guise d'hommage, publiaient ses recherches au Caire en

1945 dans un livre intitulé *Mélanges Ganderfroy Demambines*. Son successeur William Marçais publie plusieurs articles arabes et un ouvrage sur les monuments de Tlemcen. Au début du siècle, plus de 50 élèves fréquentaient la medersa. En 1896, des crédits furent dégagés pour construire une nouvelle medersa qui fut inaugurée par le gouverneur général Jonnart. Alfred Bell, qui prit la direction de ce nouveau temple du savoir, le décrit comme «une heureuse adaptation de la décoration du style

hispano-mauresque construit sur le type de maison arabe».

Alfred Bell fut l'un des grands directeurs de cette medersa jusqu'à sa retraite en 1936. Tlemcénien d'adoption, il fut le meilleur connaisseur de cette cité, il allait souvent au contact de la population musulmane pour s'instruire des coutumes et du passé tlemcénien. La medersa tlemcénienne reste ce grand foyer de culturel qui a formé l'élite musulmane et les meilleurs historiens du siècle présent.

M. Zenassi